

Conférence autour de l'exposition *L'Art social à la Belle Epoque*

14 janvier 2006 – Abbaye Saint-Germain - Auxerre

Les illustrateurs des *Temps nouveaux*

Aline Dardel

historienne d'art

Autour de 1880, l'anarchisme révolutionnaire se développe en France, affirmant son autonomie au sein du mouvement ouvrier renaissant. Il n'y a pas d'organisation, de structure, de chefs. Il y a des groupes locaux (une centaine à Paris), où les camarades diffusent les idées libertaires de Proudhon, Bakounine ou Kropotkine. Selon Jean Maitron, historien du mouvement anarchiste, en 1894, on compte 1 000 militants actifs, 4 500 sympathisants et 100 000 personnes partageant les opinions libertaires. Des anarchistes, on a évidemment retenu les attentats des années 1892-1894, culminant avec l'assassinat du Président de la République Sadi Carnot en juin 1894 ; mais il y eut aussi un travail de propagande par la parole, l'image, la chanson et évidemment l'écrit, brochures, livres et presse.

Sous les titres successifs du *Révolté*, de *La Révolte* et enfin des *Temps nouveaux*, l'hebdomadaire de Jean Grave présente un record de durée pour la presse anarchiste : une trentaine d'années de 1883 à 1914. C'est un hebdo de grand format, sur 4 ou 8 pages, avec un supplément littéraire dont les contemporains Mallarmé, Daudet, Pierre Loti ou A. France ont vanté les qualités. Le numéro coûte 10 ou 15 c. Le tirage moyen est de 8 000 exemplaires.

Bien que fondé à Genève en 1879 par Kropotkine, *le Révolté*, transporté à Paris en 1885, est bien devenu l'œuvre de son gérant Jean Grave. Attardons-nous un peu sur le personnage : né en 1854 dans une famille ouvrière, c'est un autodidacte, apprenti cordonnier et militant dans les groupes du XIII^e arrondissement de Paris. Jules Renard, dans son fameux Journal en date du 16 mars 1895, en dresse le portrait suivant :

Jean Grave, un ouvrier à figure intelligente et douce. Naturellement, il fonde un journal. Il a déjà les 300 francs du premier numéro. Il me raconte qu'un propriétaire a cédé à quelques socialistes un hectare de terrain en pleine campagne. Ils le

feront clore, y mettront quelques animaux et, sans travailler, y vivront des fruits de la terre. Ils se vêtiront des peaux de leurs bêtes, etc...et les bêtes vivront écorchées. Pourvu que tout cela ne finisse pas mal, aux Folies-Bergères.

En tous cas, Grave s'implique totalement dans son journal, frôlant un certain dogmatisme, au point qu'on le surnomma « le Pape de la rue Mouffetard, prenant sa blouse pour une soutane » (Charles Malato).

C'est pour pallier le déficit constant des *Temps nouveaux* que Jean Grave fait appel dès 1896 à ses amis artistes, et c'est en grande partie grâce à leurs dons d'argent ou d'œuvres que la survie matérielle du journal a été assurée.

Néanmoins, Grave pensait sincèrement que l'art pouvait aider à la transformation de la société actuelle, en dénonçant la misère, en attaquant les institutions, ceci préparant la venue de temps meilleurs.

**

Du côté des artistes, les prises de position sont plus ou moins nettes. En réaction contre la bourgeoisie et le goût du public, fixé par le jury des Salons, ils se considéraient comme victimes du système établi.

D'ailleurs, la plupart des collaborateurs des *Temps nouveaux* exposent au Salon des Indépendants, créé en 1884, où il n'y a ni juge ni récompense. Les difficultés qu'ils rencontraient à vivre de leur art et à le faire exposer, les poussaient, non pas seulement à en affliger le mauvais goût bourgeois, mais aussi à rêver d'un nouvel ordre social. C'est en cela qu'ils se rapprochaient des libertaires.

Alors qui sont ces artistes ?

On peut tenter de dégager quelques généralités. Leur nombre, 60 environ, est faible comparé aux 200 participants de *L'Assiette au Beurre* ou aux 600 du journal *Le Rire*. Ils sont majoritairement français, mais avec quelques exceptions britanniques (Walter Crane et Lucien Pissarro¹), belges (Constantin Meunier et Van Rysselberghe), suisses (Vallotton et Steinlen) et autres (Van Dongen, Kupka).

Si on excepte Camille Pissarro et Constantin Meunier, l'ensemble est plutôt jeune. « On pouvait dire ce qu'on voulait, crier, injurier le bourgeois qui ne voulait pas se laisser épater. Nous étions tous anarchistes et jeunes », se souvient le peintre

1 Fils aîné de Camille Pissaro, installé en Grande-Bretagne en 1890, naturalisé britannique en 1916.

hollandais Van Dongen arrivé à Montmartre vers 1900, comme beaucoup de jeunes artistes, tels que Kupka ou Steinlen.

A la vue des signatures une évidence s'impose : tous les artistes du groupe néo-impressionniste ont participé aux *Temps nouveaux*, exceptés Seurat et Dubois-Pillet, décédés prématurément en 1890-91. Choisissons trois exemples parmi ceux-ci: Luce, Pissarro et Signac.

Quelques mots seulement sur Luce, puisque dans une autre intervention, vous aller l'approcher au travers de sa participation au *Père peinard*. Disons simplement qu'il est l'artiste le plus fécond des *Temps nouveaux*. Sa collaboration est de longue durée et aborde tous les supports : lithographies, brochures, dessins, albums et affiches, au total une quarantaine d'illustrations. Jean Grave se souvient de lui en ces termes dans son livre de souvenirs (intitulé *Quarante ans de propagande anarchiste...*) : « Je dois faire une place à part pour Luce. D'abord ce fut à lui que je dus de connaître d'autres artistes, et quelques littérateurs. Toujours prêt, on pouvait lui demander n'importe quel service. Il se mettait en quatre pour vous satisfaire, toujours prêt à arpenter la moitié de Paris pour une commission demandée. »

Pour l'histoire locale, je me plais à vous dire que Luce a passé plusieurs étés en famille (de 1906 à 1908) dans la vallée de la Cure toute proche d'ici (à Bessy, Arcy et Vermenton), dont il a peint des paysages très aboutis et paisibles, au moment même où il donnait de nombreuses illustrations virulentes aux *Temps nouveaux*, soulignant les tensions sociales de l'époque Clemenceau-briseur-de-grèves.

Rien ne prédisposait Camille Pissarro, le plus âgé des artistes participants aux *Temps nouveaux*, puisqu'il a 65 ans en 1895, à adopter des idées anarchistes. Sa famille était celle de négociants bourgeois plutôt conformistes. On peut remarquer que, peignant surtout des paysages, c'est-à-dire le genre le moins considéré à l'époque et des scènes rustiques, il refuse de se plier aux exigences du marché de l'art. Artiste en révolte permanente, il ne s'installe pas dans un style particulier, essayant à 55 ans le néo-impressionnisme de la génération de peintres amis de ses fils ! Pissarro rencontre vers 1885 Seurat, Signac, Luce, Fénéon, tous anarchisants convaincus, mais de 30 ans plus jeunes que lui. La fréquentation de ce milieu a sans doute contribué à fixer ses idées politiques. Lecteur de Proudhon, Kropotkine, Grave, admirateur de Louise Michel, il est un fidèle abonné du *Père Peinard* et de *La Révolte* (il est pour cela, comme d'autres, fiché par la police). D'ailleurs, il juge préférable de rester en Belgique dans les premiers mois suivant l'assassinat du

président de la République en juin 1894, car la répression bat son plein. Grave, Fénéon et Luce sont en prison, d'autres en exil.

Sa participation aux journaux se résume à peu de choses en fait, sans doute par horreur des procédés de reproduction. C'est plus par amitié pour « ce brave et bon Grave » (comme il le nomme) qu'il n'a pas refusé sa collaboration. Non seulement il a aidé financièrement les *Temps nouveaux* malgré ses propres difficultés, payant par deux fois les dettes du journal, mais il a aussi exécuté deux lithographies en noir et blanc, « Les Porteuses de fagots » en 1896 et « Les Sans gîte » en 1898, et la seule lithographie en couleurs de son œuvre, « La Charrue » en 1901. L'œuvre de Pissarro, privilégiant les thèmes rustiques d'une société préindustrielle, n'exprime pas à première vue ses idées, mais cependant lui-même y voit un lien avec son manque de succès : « Je crois fermement que nos idées imprégnées de philosophie anarchiste se déteignent sur nos œuvres et dès lors sont antipathiques aux idées courantes », se confie-t-il à son fils aîné Lucien.

Justement Camille Pissarro a constamment encouragé ses fils Lucien, Félix, Georges et Ludovic-Rodo, peintres débutant, à envoyer des dessins aux revues anarchistes. Il écrit à Lucien, fixé à Londres :

Fais donc n'importe quoi pour Grave, pourvu que cela soit bien, tous les sujets se prêtent à la chose, il ne faut pas négliger Grave qui est fort gentil et que nous aimons ! Fais donc une grève dans Londres, ou une procession de sectes si nombreuses à Londres, une allégorie de la misère, de l'argent, les blessés de la vie, etc, etc...

De fait Lucien a contribué, en même temps que son père, et au-delà de la mort de celui-ci en 1903, au *Père peinard* entre 1890 et 1897 et aux *Temps nouveaux* entre 1900 et 1914.

Paul Signac, né en 1863, devenu le défenseur et théoricien du néo-impersonnisme après la mort de Seurat, a été, dès 1888, influencé par les idées anarchistes, bien que né dans un milieu aisé. Ami de Luce, Fénéon, Pouget, il reconnaîtra plus tard l'influence de Jean Grave sur sa formation politique. « Nourri de vos principes, de ceux de Reclus, de ceux de Kropotkine – car c'est vous qui m'avez formé – je n'ai pu comprendre que vous admettiez la guerre » (lettre du 1^{er} août 1916). Grave parle de lui comme l'un des plus fidèles souscripteurs mensuels du journal. Signac sera toujours généreux : d'abord par les œuvres données, puis par les dons aux tombolas et les mandats. Ainsi il écrit à Grave : « Croyez bien que si

mon concours tant en dessin qu'en "phynance" peut vous être utile, je suis à votre disposition selon mes modestes ressources. »

Dans un article intitulé « Impressionnistes et révolutionnaires » paru le 13 juin 1891 dans le supplément littéraire de *La Révolte* (l'ancien titre des *Temps nouveaux*), Signac esquisse une profession de foi. « Tôt ou tard, pense-t-il, on retrouvera donc les artistes véritables aux côtés des révolutionnaires unis avec eux dans une identique idée de justice », et, un peu plus loin : « Le peintre anarchiste n'est pas celui qui représentera des tableaux anarchistes, mais celui qui, sans souci de lucre, sans désir de récompense, luttera de toute son individualité contre les conventions bourgeoises et officielles par un apport personnel. Le sujet n'est rien ou, du moins, qu'une partie de l'œuvre, pas plus important que les autres éléments, couleurs, dessin, composition... Quand l'œil sera éduqué, le peuple verra autre chose que le sujet dans les tableaux, quand la société que nous rêvons existera, quand, débarrassé des exploiters qui l'abrutissent, le travailleur aura le temps de penser et de s'instruire, il appréciera toute les diverses qualités de l'œuvre d'art. »

Signac donne la préséance à la peinture sur la théorie politique en dépit de ses convictions sincères. Son grand tableau manifeste *Au Temps d'Harmonie* (3 x 4m) de 1895 décrit une utopie anarchiste : un paysage méditerranéen, éden futur, où le peintre a sa place modeste au soleil, son chevalet tourné vers la mer, sa compagne lisant à ses côtés. Cette grande toile, c'est en vain qu'il la propose pour une Maison du Peuple à Bruxelles ; finalement on peut la voir dans l'escalier d'honneur de la Mairie de Montreuil (près de Paris). Mais il en fit une lithographie en couleurs, en 1896, pour les *Temps nouveaux*, dont il n'existe que quelques exemplaires, puisqu'il n'en a pas été satisfait.

En revanche, il donna une autre œuvre symbolique aux *Temps nouveaux* : *Les Démolisseurs*, lithographie en noir et blanc de 1896, dont il existe aussi un équivalent de grande dimension en peinture (2,5 x 1,5m), se trouvant maintenant au Musée des Beaux Arts de Nancy. Cette image est la plus politiquement marquée de l'œuvre de Signac. L'homme, l'ouvrier, vient asséner un coup fatal au vieil édifice social. Derrière, une ville est vaguement évoquée et, au loin, luit le soleil levant, symbole anarchiste typique de la naissance d'un ordre nouveau. *Au temps d'Harmonie* et *Les Démolisseurs* devaient former un ensemble décoratif sur les travailleurs, qui devaient être complétés par *Les Haleurs* et *Les Constructeurs*, mais ceux-ci ne virent pas le jour.

Après ce premier groupe d'artistes rattachés au néo-impressionnisme, on distingue aux *Temps nouveaux* des artistes proches de la *Revue blanche*, revue littéraire favorable aux idées libertaires dont Félix Fénéon fut le conseiller littéraire de 1894 à 1903. N'oublions pas que c'est dans cette revue que Paul Adam a écrit en 1892 au sujet de Ravachol, l'auteur d'attentats : « Un saint nous est né.» Je vous cite quelques noms parmi ces artistes anarchistes de cœur : Van Dongen, Vallotton, Roussel, Roubille, Maurin, Kupka. Leur style moderniste, souvent d'avant-garde, ne cache en rien leur révolte contre la société bourgeoise.

Ensuite, il y a un groupe d'artistes pour lesquels la protestation sociale prime sur tout dans leur œuvre. Ce sont, avec Luce dont nous avons déjà parlé, Hermann-Paul, Delannoy, Willaume, Grandjouan, Jossot, Hénault, Raieter. La plupart participait en même temps à d'autres journaux et revues, et notamment à *L'Assiette au Beurre* (1901-1912). Politiquement très engagés, ils ont fait de leur crayon une arme de combat.

En revanche, chez certains comme Steinlen, Naudin, Bradberry, la haine n'éclate jamais, et leur révolte prend le plus souvent la forme d'une sympathie envers les opprimés, ce qui exclut toute caricature.

Steinlen par exemple (1859-1923), peintre et affichiste réputé, n'était l'homme d'aucun parti. Il a toujours lutté par son crayon pour la justice sociale, de même que le faisaient avec les mots ses amis les poètes Jehan Rictus et Jean Richepin. A partir de 1890, il donne régulièrement des illustrations aux publications engagées de l'époque. Il exprime les peines et les labeurs des hommes, ou celles des déclassés et vagabonds, mais aussi, ce qui est plus particulièrement anarchiste, leur espérance en des temps meilleurs.

Dans le catalogue de l'exposition de 1987, à Montreuil, sur *Steinlen ou le bel héritage*, J.-L. Barré écrit : « Steinlen est un homme-Révolte qui dit non à l'Église, à la justice, à l'armée, au colonialisme, à la misère. Cependant, ce n'est pas l'homme d'un choix politique, c'est un artiste porté par un humanisme entier. »

**

Maintenant que nous avons rencontré quelques-uns des artistes des *Temps nouveaux*, voyons sous quelle forme se sont faites ces contributions.

Cela a commencé par une série de 30 lithographies, parues de 1896 à 1903, tirées à 250 exemplaires, vendues au fur et à mesure, mais pouvant constituer un album. Elles étaient données bénévolement par leur auteur.

Puis, il y eut les dessins d'actualité dans le journal, paraissant à partir de 1905, en double page intérieure ou en 1^{re} page. Il y en eut 153 de 1905 à 1914, payés 50 fr à leur auteur, mais beaucoup d'entre eux n'acceptaient pas le paiement.

À ces lithos, dessins, affiches, et même cartes postales, il faut ajouter les couvertures de 72 brochures, tirées à 10 000 exemplaires chacune, qui diffusaient les textes de Kropotkine, Reclus, Malatesta, Mirbeau, Jean Grave, etc. C'était vraiment là une œuvre de propagande de qualité.

Pour ses illustrations, le journal n'a pas cédé à la facilité : pas de publicité importante, pas de couleurs, pas de caricatures accrocheuses ou de dessins légers. Le dessin d'humour est totalement absent des *Temps nouveaux*.

De cet ensemble se dégagent des thèmes privilégiés.

Tout d'abord les inégalités sociales, et surtout « l'éternel miséreux ». Il fallait montrer au peuple *la laideur de la vie contemporaine*, comme le recommandait Kropotkine. Ce sont les vagabonds qui donnent lieu aux dessins les plus poignants. Errants, trimardeurs, exilés, mendiants, chômeurs, solitaire ou en famille, c'est tout un peuple misérable vivant sur les routes. Ce thème de l'errance et du chemin est omniprésent.

En second lieu, vient *la révolte contre l'autorité*. Le Démolisseur, l'Incendiaire, l'homme libéré de ses chaînes, deviennent les symboles de l'action révolutionnaire. Le combat contre l'autorité se manifeste par des attaques féroces contre l'armée, le clergé, la justice, assez souvent associés dans un même dessin. Ce sont « les trois complices » (Chaughy). L'armée est considérée comme un fléau social par ce qu'elle apporte : promiscuité, alcoolisme, dureté des exercices. C'est devenu une école du vice et de l'assassinat (la durée du service militaire est de 2 ans à cette époque). Cette critique est encore plus forte quand l'armée se range aux côtés de l'État, contre les travailleurs, pour briser les grèves. Les années 1905-1908 représentent un moment où les luttes ouvrières occupent le premier plan de l'actualité. L'armée est souvent envoyée rétablir l'ordre, les soldats devenant les assassins de leurs frères à Limoges, Courrières, Draveil, dans le midi viticole.

L'image de l'armée à l'œuvre dans les colonies est encore pire. Selon les anarchistes, l'armée coloniale commet un viol de civilisation.

On peut lire dans un supplément littéraire des *Temps nouveaux* en 1898 ces mots de Paul Mimande : « Nous avons la satisfaction d'avoir répandu sur la presque totalité du globe l'usage du col droit, du chapeau melon, des bretelles, en même temps que l'habitude de l'ivrognerie, du vol et de la prostitution. »

Le thème qui, en définitive, paraît le plus nettement anarchiste est celui de *l'annonce d'un monde nouveau*. Il est indissociable de celui du « Grand soir », terme connu dès 1882, mais employé couramment dans un sens révolutionnaire à partir de 1898-99. Le « Grand soir » est sans ambiguïté le soir de la destruction de la société bourgeoise. Logiquement, c'est par le jour naissant après le « Grand soir » que commencera l'âge d'or. Cette aube sociale tient plutôt du rêve, et même de l'utopie. Ainsi, Signac s'est inspiré de cette phrase de Malato : « L'âge d'or n'est pas dans le passé, il est dans l'avenir. »

En conclusion, on a vu qu'en une vingtaine d'années, ce sont près de 300 œuvres différentes qui ont été diffusées par le journal *les Temps Nouveaux*, organe principal de propagande du courant anarchiste. Ces œuvres, élaborées par les artistes pour *les Temps nouveaux*, représentent un témoignage important de l'engagement de la génération artistique de 1890.